

Session 2019

PE1-19-PG3

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ÉCOLES

Lundi 08 avril 2019
Première épreuve d'admissibilité

Français

Durée : 4 heures

Rappel de la notation :

L'épreuve est notée sur 40 points : 11 pour la première partie, 11 pour la deuxième et 13 pour la troisième ; 5 points permettent d'évaluer la correction syntaxique et la qualité écrite de la production du candidat. Une note globale égale ou inférieure à 10 est éliminatoire.

Ce sujet contient 12 pages, numérotées de 1/12 à 12/12. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc.

Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

PREMIÈRE PARTIE : question relative aux textes proposés

Vous analyserez comment les textes du corpus interrogent la question de l'orthographe.

Texte 1 : Sidonie-Gabrielle COLETTE, *Claudine à l'école*, 1900, dans *Œuvres I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1984.

Claudine et cinq camarades ont fait le voyage de Montigny au chef-lieu du département, accompagnées de leur institutrice Mlle Sergent, pour passer l'examen du brevet.

Roubaud circule, distribuant de grandes feuilles timbrées de bleu au coin gauche, et des pains à cacheter. Nous connaissons toutes la manœuvre : il faut écrire au coin notre nom, avec celui de l'école où nous avons fait nos études, puis replier et cacheter ce coin. (Histoire de rassurer tout le monde sur l'impartialité des appréciations.)

Cette petite formalité remplie, nous attendons qu'on veuille bien nous dicter quelque chose. Je regarde autour de moi les petites figures inconnues, dont plusieurs me font pitié, tant elles sont déjà tendues et anxieuses.

On sursaute, Roubaud a parlé dans le silence : « Épreuve d'orthographe, mesdemoiselles, veuillez écrire ; je ne répète qu'une seule fois la phrase que je dicte. » Il commence la dictée en se promenant dans la classe.

Grand silence recueilli. Dame ! les cinq sixièmes de ces petites jouent leur avenir. Et penser que tout ça va devenir des institutrices, qu'elles peineront de sept heures du matin à cinq heures du soir, et trembleront devant une directrice, la plupart du temps malveillante, pour gagner soixante-quinze francs par mois ! Sur ces soixante gamines, quarante-cinq sont filles de paysans ou d'ouvriers ; pour ne pas travailler dans la terre ou dans la toile, elles ont préféré jaunir leur peau, creuser leur poitrine et déformer leur épaule droite : elles s'apprêtent bravement à passer trois ans dans une école normale (lever à cinq heures, coucher à huit heures, deux heures de récréation sur vingt-quatre), et s'y ruiner l'estomac, qui résiste rarement à trois ans de réfectoire. Mais au moins elles porteront un chapeau, ne coudront pas les vêtements des autres, ne garderont pas les bêtes, ne tireront pas les seaux du puits, et mépriseront leurs parents ; elles n'en demandent pas davantage... Et qu'est-ce que je fais ici, moi, Claudine ? Je suis ici parce que je n'ai pas autre chose à faire, parce que papa, pendant que je subis les interrogations de ces professeurs, peut tripoter en paix ses limaces ; j'y suis aussi « pour l'honneur de l'école », pour lui obtenir un brevet de plus, de la gloire de plus, à cette école unique, invraisemblable et délicieuse...

Ils ont fourré des participes, tendu des embûches de pluriels équivoques, dans cette dictée qui arrive à n'avoir plus aucun sens, tant ils en ont tortillé et hériqué toutes les phrases. C'est enfantin !

« Un point, c'est tout. Je relis. »

Je crois bien ne pas avoir de fautes ; je n'ai qu'à veiller aux accents, car ils vous comptent des demi-fautes, des quarts de fautes, pour des velléités d'accents qui traînent mal à propos au-dessus des mots. Pendant que je relis, une petite boule de papier, lancée avec une adresse extrême, tombe sur ma feuille ; je la déroule

dans le creux de ma main, c'est la grande Anaïs qui m'écrit : « Faut-il un S à *trouvés* dans la seconde phrase ? » Elle ne doute de rien, cette Anaïs ! Lui mentirai-je ? Non, je dédaigne les moyens dont elle se sert familièrement. Relevant la tête, je lui adresse un imperceptible « oui », et elle corrige, paisiblement.

« Vous avez cinq minutes pour relire, annonce la voix de Roubaud ; l'épreuve d'écriture suivra. »

Seconde boulette de papier, plus grosse. Je regarde autour de moi : elle vient de Luce dont les yeux anxieux épient les miens. Mais, mais, elle demande quatre mots ! Si je renvoie la boulette, je sens qu'on la pincera ; une inspiration me vient, tout bonnement géniale : sur la serviette de cuir noir qui contient les crayons et fusains (les candidates doivent tout fournir elles-mêmes), j'écris, un petit morceau de plâtre détaché du mur me servant de craie, les quatre mots qui inquiètent Luce, puis je lève brusquement la serviette au-dessus de ma tête, le côté vierge tourné vers les examinateurs qui, d'ailleurs, s'occupent assez peu de nous. La figure de Luce s'illumine, elle corrige rapidement ; ma voisine en deuil, qui a suivi la scène, m'adresse la parole :

« Vrai, vous n'avez pas peur, vous !

– Pas trop, comme vous voyez. Faut bien s'entraider un peu.

– Ma foi... oui. Mais je n'oserais pas. Vous vous appelez Claudine, n'est-ce pas ?

– Oui, comment le savez-vous ?

– Oh ! il y a longtemps qu'on nous "cause" de vous. Je suis de l'école de Villeneuve ; nos maîtresses disaient de vous : "C'est une jeune fille intelligente, mais hardie comme un page et dont il ne faut imiter ni les manières de garçon ni la coiffure. Cependant, si elle veut s'en donner la peine, ce sera une concurrente redoutable pour l'examen". »

Texte 2 : Daniel PICOULY, *Le Champ de personne*, chapitre 6, 1995, Paris, Castor Poche Flammarion, Collection « La vie, en vrai ».

La dictée est le meilleur moyen qu'a trouvé le maître pour nous calmer au retour de la gymnastique. Dès que je l'aperçois sur le pas de la porte de la classe, la sueur se glace le long de ma colonne vertébrale. M. Brulé nous attend, la blouse bien sanglée, les mains dans le dos, les lunettes déjà méfiantes sur le nez. On entre un par un. La salle de classe attend dans une pénombre bleutée. On dirait une chapelle. Le maître a tiré les grands rideaux. Il ne faut pas qu'il y ait le moindre morceau de ciel pour nous distraire. [...]

Pour moi, la dictée, c'est le zéro assuré. Pourtant, j'en connais des mots. Des listes entières, recopiées sur mon cahier de collection. Je les rencontre dans les livres, les magazines, les journaux. Il y a les mots compliqués, que je ne retrouve plus jamais ou que je ne reconnais pas au passage. Les familiers, qui tout à coup font le caméléon et se dissimulent au milieu d'une phrase. Certains, même, se faufilent en douce, un peu comme quand je resquille à la distribution de lait dans le préau, ou dans la file de cinéma au Raincy. Sauf que eux ne se font pas prendre. Moi, pour les fautes d'orthographe, je bats tous les records de l'école. Et sans élan ! [...]

– Ouvrez vos cahiers et écrivez « dictée ».

Je regarde les copains autour de moi. On dirait le départ du cross de *L'Humanité*. On s'assouplit le poignet, la nuque, on respire profondément, le dos bien

plat, certains ferment les yeux, desserrent leur ceinture de blouse. D'autres s'agitent, s'arrachent la peau des doigts, se trémoussent comme s'ils avaient des fourmis sous le derrière. Ça n'a pas manqué, comme chaque fois, le petit Lucas se prend soudain l'entrejambe et se lève. « Monsieur ! Monsieur ! – Allez, mais dépêche-toi ! » Moi, j'ai le calme de celui qui va avoir zéro. Je flotte dans les airs comme un albatros, plus confiant encore que Delac qui ne fait jamais aucune faute, à aucun mot. Il attend, serein, son porte-plume levé comme une lance de chevalier de la Table ronde avant l'assaut. C'est l'Ivanhoé de l'imparfait du subjonctif. En plus il le parle couramment, même à la récréation. « Il me serait agréable que tu me rendisses mon goûter. » Il peut toujours courir.

Texte 3 : Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les Confessions*, livre troisième, 1782, Paris, Garnier Flammarion, 1968.

Âgé de seize ans, le narrateur, Jean-Jacques, occupe la fonction de laquais chez le comte de Gouvon, premier écuyer de la reine de Piémont et chef de la maison de Solar. Charmé par Mlle de Breil, la petite-fille de ce dernier, Jean-Jacques cherche à attirer son attention.

On donnait ce jour-là un grand dîner, où, pour la première fois, je vis avec beaucoup d'étonnement le maître d'hôtel servir l'épée au côté et le chapeau sur la tête. Par hasard on vint à parler de la devise de la maison de Solar, qui était sur la tapisserie avec les armoiries : *Tel fiert qui ne tue pas*. Comme les Piémontais ne sont pas pour l'ordinaire consommés dans la langue française, quelqu'un trouva dans cette devise une faute d'orthographe, et dit qu'au mot *fiert* il ne fallait point de *t*.

Le vieux comte de Gouvon allait répondre ; mais ayant jeté les yeux sur moi, il vit que je souriais sans oser rien dire : il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyais pas que le *t* fût de trop, que *fiert* était un vieux mot français qui ne venait pas du nom *ferus*, fier, menaçant, mais du verbe *ferit*, il frappe, il blesse ; qu'ainsi, la devise ne me paraissait pas dire : *Tel menace*, mais *tel frappe qui ne tue pas*.

Tout le monde me regardait et se regardait sans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatte davantage fut de voir clairement sur le visage de Mlle de Breil un air de satisfaction. Cette personne si dédaigneuse daigna me jeter un second regard qui valait tout au moins le premier ; puis, tournant les yeux vers son grand-papa, elle semblait attendre avec une sorte d'impatience la louange qu'il me devait, et qu'il me donna en effet si pleine et entière et d'un air si content, que toute la table s'empressa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces moments trop rares qui replacent les choses dans leur ordre naturel, et vengent le mérite avili des outrages de la fortune.

TEXTE 4 : Nathalie SARRAUTE, *Enfance*, 1983, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996.

La maîtresse se promène dans les travées entre les pupitres, sa voix sonne clair, elle articule chaque mot très distinctement, parfois même elle triche un peu en accentuant exprès une liaison, pour nous aider, pour nous faire entendre par quelle lettre tel mot se termine. Les mots de la dictée semblent être des mots choisis pour leur beauté, leur pureté parfaite. Chacun se détache avec netteté, sa forme se dessine comme jamais celle d'aucun mot de mes livres... et puis avec aisance, avec

une naturelle élégance il se rattache au mot qui le précède et à celui qui le suit... il faut faire attention de ne pas les abîmer... une légère angoisse m'agite tandis que je cherche... ce mot que j'écris est-il bien identique à celui que j'ai déjà vu, que je connais ? Oui, je crois... mais faut-il le terminer par « ent » ? Attention, c'est un verbe... souviens-toi de la règle... est-il certain que ce mot là-bas est son sujet ? Regarde bien, ne passe rien... il n'y a plus en moi rien d'autre que ce qui maintenant se tend, parcourt, hésite, revient, trouve, dégage, inspecte... oui, c'est lui, c'est bien lui le sujet, il est au pluriel, un « s » comme il se doit le termine, et cela m'oblige à mettre à la fin de ce verbe « ent »...

Mon contentement, mon apaisement sont vite suivis d'une nouvelle inquiétude, de nouveau toutes mes forces se tendent... quel jeu peut être plus excitant ?

La maîtresse nous prend nos copies. Elle va les examiner, indiquer les fautes à l'encre rouge dans les marges, puis les compter et mettre une note. Rien ne peut égaler la justesse de ce signe qu'elle va inscrire sous mon nom. Il est la justice même, il est l'équité. Lui seul fait apparaître cette trace d'approbation sur le visage de la maîtresse quand elle me regarde. [...] Des lois que tous doivent respecter me protègent. Tout ce qui m'arrive ici ne peut dépendre que de moi. C'est moi qui en suis responsable. Et cette sollicitude, ces soins dont je suis entourée n'ont pour but que de me permettre de posséder, d'accomplir ce que moi-même je désire, ce qui me fait, à moi d'abord, un tel plaisir... « Mais Nathalie que t'est-il encore arrivé avec ce verbe "apercevoir" ? Tu lui as de nouveau mis deux p ! – Oh, mais comment est-ce possible ?... c'est parce que j'ai de nouveau pensé à "apparaître"... – Écoute, mon petit, tu sais ce que tu dois faire, tu vas écrire vingt fois : "Je n'aperçois qu'un p à apercevoir." » Et j'admire tant d'ingéniosité.

C'est « pour mon bien », comme tout ce qu'on fait ici, qu'on s'efforce d'introduire dans mon esprit ce qui est exactement à sa mesure, prévu exprès pour lui...

DEUXIÈME PARTIE : connaissance de la langue

1. « elles sont déjà tendues et anxieuses » (texte 1)

- Identifiez la nature de « tendues » et « anxieuses ».
- Identifiez la fonction de « tendues » et « anxieuses » dans cette phrase.
- Expliquez l'accord de ces deux mots.

2. « Cette petite formalité remplie, nous attendons qu'on veuille bien nous dicter quelque chose. » (texte 1)

- Identifiez la nature de la proposition soulignée.
- Identifiez la fonction grammaticale de la proposition soulignée.
- Transposez la proposition soulignée en une proposition subordonnée conjonctive qui conservera la même fonction grammaticale.

3. « les moyens dont elle se sert familièrement » (texte 1)

- Expliquez la formation du mot « familièrement ».
- Trouvez, dans l'extrait de *Claudine à l'école* (texte 1), un mot formé de la même façon.

4. Dans cet extrait du texte 3, identifiez les formes verbales en caractères gras et justifiez l'emploi des temps et des modes. Classez les occurrences relevées dans un tableau organisé.

« On **donnait** ce jour-là un grand dîner, où, pour la première fois, je **vis** avec beaucoup d'étonnement le maître d'hôtel servir l'épée au côté et le chapeau sur la tête. Par hasard on **vint** à parler de la devise de la maison de Solar, qui **était** sur la tapisserie avec les armoiries : *Tel fier qui ne tue pas*. Comme les Piémontais ne **sont** pas pour l'ordinaire consommés dans la langue française, quelqu'un trouva dans cette devise une faute d'orthographe, et dit qu'au mot *fier* il ne fallait point de *t*. Le vieux comte de Gouvon allait répondre ; mais **ayant jeté** les yeux sur moi, il vit que je souriais sans oser rien dire : il m'ordonna de parler. Alors je **dis** que je ne croyais pas que le *t* **fût** de trop, que *fier* était un vieux mot français qui ne venait pas du nom *ferus*, fier, menaçant, mais du verbe *ferit*, il **frappe**, il blesse ; qu'ainsi, la devise ne me paraissait pas dire : Tel menace, mais *tel frappe qui ne tue pas*. Tout le monde me **regardait** et se regardait sans rien dire. »

5. Relevez dans cet extrait du texte 2 au moins deux procédés d'écriture qui vous semblent particulièrement intéressants. Vous en expliquerez l'effet produit sur le lecteur.

« La dictée est le meilleur moyen qu'a trouvé le maître pour nous calmer au retour de la gymnastique. Dès que je l'aperçois sur le pas de la porte de la classe, la sueur se glace le long de ma colonne vertébrale. M. Brulé nous attend, la blouse bien sanglée, les mains dans le dos, les lunettes déjà méfiantes sur le nez. On entre un par un. La salle de classe attend dans une pénombre bleutée. On dirait une chapelle. Le maître a tiré les grands rideaux. Il ne faut pas qu'il y ait le moindre morceau de ciel pour nous distraire. »

TROISIÈME PARTIE : analyse de supports d'enseignement

Le corpus comprend :

- ❖ **Document 1** : Trame de séquence pédagogique portant sur l'écriture d'un récit humoristique au cycle 3.
- ❖ **Document 2** : Grille d'autoévaluation coconstruite par l'enseignant et ses élèves.
- ❖ **Document 3** : Fiche de préparation de la séance d'ouverture sur l'étude des adjectifs qualificatifs au cycle 3.
- ❖ **Document 4** : Texte original intitulé « Histoires des bonnes sorcières méchantes », extrait du recueil *Les sorcières sont N.R.V.* de Yak Rivals et Michel Lacroix, paru en 1989.

À partir d'une analyse critique des documents ci-après, utilisés pour la préparation de classe en CM1, vous répondrez aux questions posées.

1. Au regard des compétences spécifiques déclinées pour la séquence pédagogique proposée (document 1), vous indiquerez à quelles compétences du programme et quels domaines du socle commun de connaissances, de compétences et de culture elles correspondent.
2. Quelle est la pertinence du document 3 dans la programmation de la séquence pédagogique proposée ? Vous définirez le rôle de l'enseignant qui figure dans la colonne « Tâche du maître » pour les phases d'apprentissage B, E et F (cases 2, 5 et 6).
3. Quel regard portez-vous sur la grille d'autoévaluation proposée (document 2) ?
4. Après avoir analysé le texte support de Yak Rivals (document 4), vous situerez son étude dans la séquence d'apprentissage et vous proposerez une mise en œuvre pédagogique.

Document 1 : Trame de séquence pédagogique portant sur l'écriture d'un récit humoristique au cycle 3.

Le récit humoristique
<u>Compétences principales travaillées</u>  Connaître un genre littéraire (la comédie).  Lire des textes courts et en dégager les principaux éléments.  Exprimer son avis et ses sentiments.  Comprendre les critères du genre (Structure du schéma narratif, connaissance des procédés humoristiques, notion de suspense et de surprise...).  Écrire un récit humoristique.  Connaître des auteurs : Yak Rivais et Michel Lacos, Bernard Friot...
<u>Objectif spécifique</u>  Écriture – réécrire à partir de nouvelles consignes ou faire évoluer son texte. Enrichir un texte.
<u>Déroulement général de la séquence</u> Séances précédentes  Compréhension de texte (la structure du texte = le schéma narratif).  Imaginer et écrire, c'est s'autoriser (Les surréalistes = production de cadavres exquis). Séances d'apprentissage : Séance 1 : Découvrir le genre du récit humoristique. Séance 2 : Le schéma narratif du récit humoristique. Séance 3 : Écriture d'une pastille humoristique. Séance 4 : Identifier et employer les procédés humoristiques. Séance 5 : Écrire un récit humoristique. Séances décrochées d'étude de la langue : Grammaire : Les compléments du nom et du verbe. Orthographe : Les accords en genre et en nombre dans les groupes nominaux et verbaux. Vocabulaire : Synonymie et antonymie. Conjugaison : Les temps du récit : imparfait et passé simple.

Document 2 : Grille d'autoévaluation coconstruite par l'enseignant et ses élèves.

Mon récit humoristique			
Critères d'évaluation	Oui	Je ne sais pas	Non
J'ai répondu à la consigne.			
J'ai écrit un texte compréhensible.			
J'ai écrit lisiblement, avec soin.			
J'ai écrit une histoire avec une fin.			
J'ai pris soin de relire mon écrit.			
J'ai employé des procédés comiques.			
J'ai su enrichir mon récit avec des compléments.			
J'ai su utiliser mes leçons pour limiter mes erreurs orthographiques.			
J'ai pris plaisir à écrire ce récit.			

Document 3 : Fiche de préparation de la séance d'ouverture sur l'étude des adjectifs qualificatifs au cycle 3.

GRAMMAIRE						
CM1		L'adjectif qualificatif		2 séances + éval.		
Compétences visées		Rendre l'élève capable de : - Distinguer selon leur nature (...) les adjectifs qualificatifs. - Reconnaître l'adjectif pour lui donner ses marques de genre et de nombre, et l'accorder correctement avec le nom. - Construire des phrases syntaxiquement correctes et bien orthographiées. Les enrichir à l'aide d'adjectifs qualificatifs.				
Séance 1 : Percvoir l'utilité des adjectifs qualificatifs						
0H00	10'	A	Phase de réinvestissement (individuel écrit puis collectif oral)	Tâche du maître		
		→ Rituel de grammaire : "La nature des mots". "L'élève a des cheveux et des yeux. Il porte un pull et un pantalon. Il a des chaussures." → Seule la préposition "et" n'a pas à être caractérisée. Les autres mots ne posent aucun problème, les natures ont été étudiées. → Les élèves sont rassurés et motivés par cette réussite personnelle et collective.				
	Consignes et déroulement	5'	B	Phase de problématisation (collectif oral)	1	
		→ "La phrase que j'ai écrite correspond à la description d'un élève. Lequel ?" → Les élèves cherchent brièvement. La description est trop imprécise pour statuer. → Problématisation : "Pourquoi n'avez-vous pas tous trouvé l'élève que je voulais décrire ? Que peut-on faire pour améliorer la description, pour la rendre plus précise ?"				
		5'	C	Phase de découverte (collectif oral)		2
		→ L'adjectif permet de caractériser les noms afin d'apporter des compléments d'information. → Les formules "il est..." ou "elle est..." sont définies comme des outils permettant aux élèves de trouver bon nombre d'adjectifs qualificatifs. Elles induisent l'énumération.				
		5'	D	Phase de recherche (Binôme écrit)		
Scission possible	5'	E	Phase de mutualisation (collectif oral)	4		
	→ Lecture de quelques productions : la classe essaye de deviner qui est l'élève décrit. S'il est facile de deviner qui l'élève décrit, cela prouve que l'utilisation des adjectifs a été efficace.					
	5'	F	Phase de formalisation (individuel écrit)		5	
→ Trace écrite évolutive : Partie 1 : Le rôle de l'adjectif / Partie 2 : L'emploi de l'adjectif. (S.2)						
10'	G	Phase d'application (Individuel puis collectif écrit)	6	7		
→ Parcours : une série d'exercices de difficulté croissante est proposée aux élèves. - 3 niveaux : Le 2ème, attendu pour tous, sera corrigé collectivement.						

Document 4 : Texte original intitulé « Histoires des bonnes sorcières méchantes », extrait du recueil *Les sorcières sont N.R.V.* de Yak Rivais et Michel Laclos, paru en 1989.

<i>Histoire des bonnes sorcières méchantes</i>

Un jour, c'était la nuit, une vieille sorcière toute jeune qui demeurait rue Bicond préparait une savoureuse mixture dégoûtante dans une grosse marmite minuscule. Elle vivait dans une maison basse de cinquante étages, au milieu d'une forêt sans arbres.

Au loin, à proximité, l'horloge de l'église du village sonna les six coups de dix heures car il était minuit. Au même instant, un terrifiant fantôme débonnaire traversa le mur épais de la maison. Il portait une lourde chaîne légère.

- Bonsoir, bonsoir, dit-il car il était muet.
- Tu vas porter cette amère potion sucrée à notre chère ennemie la sorcière de la rue Ade. Tu la verseras sans rien lui dire dans son verre à dent, pour qu'elle attrape une agréable colique douloureuse. Je t'accompagne et vas-y sans moi.

Le fantôme partit en courant lentement à toute vitesse. En chemin, il rencontra un autre fantôme qui le reconnut tout de suite en le voyant puisqu'il était aveugle.

- Où vas-tu ? demanda le premier au second.
- Je vais verser une potion dans le verre de la sorcière de la rue Bicond, de la part de la douce sorcière cruelle de la rue Ade. Et toi ?
- Moi, je vais verser une potion dans le verre de la sorcière de la rue Ade, de la part de la belle affreuse sorcière de la rue Bicond.

En somme, ils avaient à faire le même travail. Ils étaient embarrassés. Ils s'assirent debout sur un large banc étroit et sans siège pour mieux réfléchir. Au loin, on voyait se coucher le soleil car il allait bientôt faire jour. Les fantômes avaient perdu beaucoup de temps. Ils étaient soucieux :

- Je vais être en retard pour rentrer chez mon père, le petit géant du Mont Teladessu, dit le premier fantôme.
- Et moi pour rentrer chez ma mère, la grande naine, dit le deuxième.

Ils réfléchissaient, ils réfléchissaient. Soudain, le premier eut une excellente mauvaise idée :

- Nous allons gagner du temps sans en perdre ! Tu retourneras auprès de TA sorcière alors que je retournerai auprès de LA MIENNE. Nous verserons dans les deux verres les potions qu'elles ont préparées !
- Ça nous évitera de faire un si long chemin court inutile !

Les fantômes se serrèrent la main et se séparèrent ; le deuxième avait offert au premier des bonbons qu'il avait achetés chez le poissonnier.

Quand ils arrivèrent chez leurs deux patronnes, elles dormaient d'un doux sommeil très agité. À peine avaient-ils versé les potions dans les verres que le coq poussa son triste cri joyeux dans la ferme voisine qui se trouvait à l'autre bout de la terre :

- Meuh ! Meuh ! Meuh !

Les fantômes disparurent alors dans les blanches pierres noires des murailles pendant que les sorcières ouvraient grand leurs petits yeux. Elles allèrent dans les

salles de bains et burent les potions sans se méfier. Et elles attrapèrent la colique toutes les deux.

Les fantômes dormaient comme des bienheureux devant la télévision éteinte en faisant de plaisants cauchemars épouvantables.